

Crying Fist

Jumeogi Unda — Corée du Sud 2005, 134 minutes

Pascal Grenier

Number 262, September–October 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1869ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

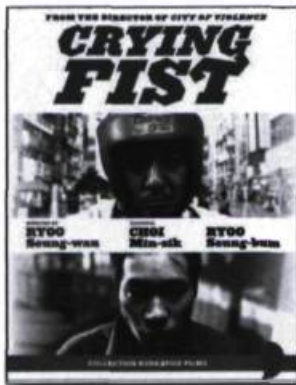
[Explore this journal](#)

Cite this review

Grenier, P. (2009). Review of [Crying Fist / *Jumeogi Unda* — Corée du Sud 2005, 134 minutes]. *Séquences*, (262), 31–31.

Crying Fist

Difficile de trouver un titre plus évocateur que celui de ce mélodrame sportif coréen. Ce film très intéressant dresse le portrait sincère de deux êtres amochés par la vie qui viendront à s'affronter en finale d'un championnat de boxe amateur, deux personnages bien définis qui sont habilement situés, dès le début, dans leur contexte social. Le film, avec ses deux intrigues menées en parallèle jusqu'à l'affrontement final, dévoile progressivement les différents traits de personnalité et la métamorphose de chacun.



Tae-shik est un ancien boxeur raté de 43 ans qui, à la suite de la faillite de sa compagnie, est criblé de dettes. Ne pouvant rembourser ses créanciers, il décide de mettre sa fierté de côté et d'aller quémander dans la rue, en se transformant en *punching bag* humain. En échange d'un montant d'argent, il offre l'opportunité aux gens pleins de colère et de chagrin de lui taper sur la gueule pour se libérer de leurs frustrations.

En cours de route, Tae-shik perd sa femme, qui veut divorcer; son jeune fils a honte de lui. Mais il va bientôt se rapprocher de ce dernier, prendre soin de lui et apprendre à être une vraie figure paternelle. Malgré des lésions cérébrales qui lui brouillent la vue, il voit la chance de devenir un champion comme George Foreman.

Sand-hwan, quant à lui, est un jeune rebelle désaxé et violent de 20 ans qui se retrouve en prison pour vol. Il continue, même en prison, à jouer les têtes folles; on lui conseille de s'inscrire au club de boxe afin de racheter son ingratitude face à ses parents.

Ce n'est qu'après la mort accidentelle de son père et l'hospitalisation de sa grand-mère que ce dernier verra la boxe comme un moyen d'accomplir quelque chose... la boxe comme rédemption.

Bien qu'il dure plus de deux heures et qu'il soit un brin moralisateur et mélodramatique, le film est rondement mené et fort bien joué. La mise en scène, à la fois énergique, réaliste et stylisée (certains rounds du combat final sont filmés entièrement en plans-séquences) fait de **Crying Fist** une belle réussite dans le genre.

SUPPLÉMENTS : Revue de tournage, meilleurs moments, bande-annonce et pubs, galerie de photos ainsi que la bande sonore originale.

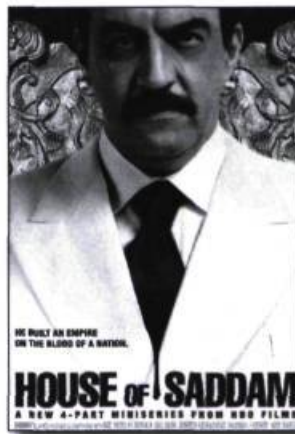
PASCAL GRENIER

■ **JUMEOGI UNDA** — Corée du Sud 2005, 134 minutes — Réal. : Ryu Seung-wan — Scén. : Ryu Seung-wan — Int. : Choi Min-sik, Ryu Seung-bum, Na Mun-hee, Seo Hye-rin, Oh Dal-su, Byun Hie-bong — Dist. : Evokative Films.

The House of Saddam

La minisérie documentaire américano-britannique *The House of Saddam* raconte la vie de l'ancien dictateur irakien Saddam Hussein. Coproduits par HBO et la BBC, les quatre épisodes se focalisent sur la période allant de 1979 à 2006, du coup d'État qui a porté Saddam au pouvoir à son exécution après l'invasion américaine. C'est une œuvre dans son ensemble plutôt réussie.

Le premier épisode relate la prise de pouvoir par Saddam et la guerre contre l'Iran. Le second, l'invasion du Koweït. Le troisième, les pressions et sanctions internationales, la mort des deux beaux-fils du dictateur. Le quatrième, la seconde guerre en Irak et son arrestation dans un abri de fortune.



Entendons-nous, même si *The House of Saddam* est une fiction sur l'ascension douteuse d'un des dirigeants les plus intrigants de ces dernières décennies, force est d'admettre que la série est très bien documentée. Tout est là ou presque : la mère du dictateur, plus vraie que nature, les confrontations dynastiques entre les familles al-Majid (branche du père de Saddam) et les Ibrahim (branche des demi-frères du dictateur, fruits d'un second mariage de la mère), l'obsession du dictateur de vouloir redonner de son lustre à l'Irak, berceau des civilisations, et surtout les assassinats arbitraires, les tortures et liquidations de toutes sortes. L'ère Saddam dans sa plus abjecte représentation.

Mais on y perçoit aussi un Saddam moins connu. Un homme capable d'amabilité et de tendresse envers les membres de sa famille. Cela rappelle une autre œuvre, celle de l'Allemand Oliver Hirschbiegel, **La Chute**. Beaucoup, à tort ou à raison, avaient alors critiqué le long métrage qui osait humaniser un monstre. *The House of Saddam* n'ira pas jusque-là. Le documentaire dresse un portrait terrible du dictateur et rien de gratifiant n'en ressort véritablement.

Quant à l'acteur israélien Yigal Naor, qui joue un Saddam cruel et sinistre, avouons qu'il ressemble à s'y méprendre au dictateur. Le reste de la distribution campe leur personnage le plus fidèlement possible, même si le ton ne sonne pas toujours juste. Au final, la télé-série se découvre avec curiosité et s'apprécie surtout pour son côté historique.

ISMAËL HOUDASSINE

■ **LA MAISON DE SADDAM** — États-Unis / Royaume-Uni 2008. — Réal. : Jim O'Hanlon, Alex Holmes — Scén. : Stephen Butchard, Alex Holmes — Int. : Yigal Naor, Shohreh Aghdashloo, Philip Arditti, Makram Khoury, Mounir Margoum, Agni Scott, Uri Gavriel, Said Amadis — Dist. : HBO films.